

Histoire du Monde



La tragédie Flatters Guet-apens au « puits du tribut »

Le soleil se leva sur le désert, frappant de ses premiers rayons les sentinelles immobiles. À l'horizon, les monts du Hoggar se coloraient de rose. La nuit avait été courte, trop courte pour reposer la mission de la fatigue des jours précédents. Un instant après, le branle-bas général jeta l'animation dans le camp.

Les officiers passèrent de section en section et pressèrent les préparatifs. En quelques instants, la troupe fut prête au départ.

Son chef, le colonel Flatters, avait à peine dormi. Depuis cinq jours, le convoi n'avait pas rencontré de puits et les provisions d'eau baissaient. On était obligé de se fier aux guides, sinon un sort affreux menacerait la caravane. Les hommes chuchotaient que les Touaregs n'admettraient pas de voir traverser impunément leur pays.

Sortie d'Ouargla le 4 décembre 1880, la lourde colonne avait, deux mois plus tard, perdu tout contact avec le nord. Elle avait longé l'oued Mya jusqu'à Hassi-Inifel et atteint Amguid. D'Inzimane-Thikhsine était parti son dernier courrier sur Ouargla.

Après un échec essuyé l'année précédente, la mission avait pour but de reconnaître une seconde fois le terrain en vue d'une liaison par voie ferrée entre l'Afrique du Nord et l'Afrique tropicale.

Forte de 90 hommes, c'était la plus grosse caravane militaire qui se fût jamais engagée à travers le Sahara : avec ses 90 mehara, ses 149 chameaux porteurs, quatre mois de vivres, des munitions, et des cadeaux destinés aux gens du Soudan, elle pensait pouvoir affronter sans danger le ciel brûlant et les longues étapes.

Le colonel Flatters avait sous ses ordres deux officiers, le capitaine d'état-major Masson et le lieutenant de Dinaous. Ils étaient accompagnés par le médecin Guiard, et les ingénieurs Bérenger, Roche et Santin, que la commission supérieure du chemin de fer avait chargés de l'étude du sol et des relevés topographiques.

Quatre autres Français, les sergents Dennery et Pobéguin, le cuisinier Marjolet et Brame, l'ordonnance de Flatters, encadraient 47 tirailleurs algériens et 31 chameliers de la tribu Chaamba, ennemie des Touaregs depuis des siècles. Un personnage religieux, le morkadem, suivait l'expédition.

La colonne, ce 14 février, était à deux journées de marche de l'énorme masse de granit du Hoggar, et un des guides avait déclaré qu'on y trouverait de l'eau.

On campa le surlendemain près du mont Atakor. Il fallait joindre le puits signalé à l'intérieur de la montagne, Hassi-Tadjenout, comme le nommait les uns, Bir-el-Gharama disaient les autres, c'est-à-dire le « le puits du tribut ». Nul ne se doutait combien serait lourd le tribut à payer au désert...

Flatters fit connaître ses ordres : la colonne se diviserait en trois groupes. Le lieutenant de Dinaous, l'ingénieur Santin et Pobéguin garderaient les tentes avec 40 hommes. Les chameliers commandés par Dennery, emmèneraient les bêtes à la corvée d'eau. Le capitaine Masson, les deux autres ingénieurs et le docteur Guiard iraient à l'avant avec le colonel.

Deux heures plus tard, les 250 chameaux du sergent Dennery s'enfoncèrent dans une faille au pied de la falaise.

L'avant-garde parvint enfin à une plate-forme parsemée de maigres arbustes. La terrasse surplombait une série de cirques, et la colonne commença sa descente, en se frayant un passage à même le ravin.

Au bout d'une heure de marche épuisante, Dennery aperçu au loin, dans un oued verdoyant, le colonel Flatters et le capitaine Masson qui aidaient les hommes au curage du puits encombré de détrit, tandis que les ingénieurs et Guiard reposaient à l'ombre des arbres.

Tout à coup, Dennery vit les guides, restés à l'écart, sauter sur leurs juments et s'éloigner à bride abattue, à l'insu des officiers. Était-ce la trahison ? Inquiet, le sergent arma son fusil. Une rumeur confuse monta des flans de la vallée. On eût dit qu'une armée silencieuse s'approchait.

Brusquement, une horde de Touaregs voilés dévala la pente, la lance en avant, sous les yeux horrifiés de Dennery : 300 Touaregs chargèrent. Les deux ingénieurs, le médecin furent égorgés avant d'avoir eu le temps de sortir leurs revolvers. Les puisatiers s'enfuirent : Flatters et Masson restèrent seuls, face à une ruée hurlante de démons. Chaque coup de leurs pistolets porta, mais, quand les barillet furent vides, ils tombèrent percés de coups.

Dennery, que les Touaregs, occupés à dépouiller les cadavres et à se saisir des mehara, n'avaient pas encore remarqué, cravacha sa bête pour la faire descendre. Puis agenouillé derrière le rempart de son corps, il abattit les Touaregs les uns après les autres, de son mousqueton Gras. Dès qu'il fut repéré, un peloton de guerriers monta à l'assaut : le 74 éclaircit les rangs, et le sergent allait tirer sa dernière cartouche lorsqu'une javeline lui traversa la gorge. Pendant ce temps, les convoyeurs restés sur le plateau essayaient en vain de retenir leurs bêtes affolées par l'eau qu'elles sentaient toute proche. Elles se précipitèrent dans le ravin et les Touaregs s'en emparèrent.

La Retraite commence

Cependant, à l'arrière-garde, sous les ordres d'El Madani, les hommes avaient entendu les coups de feu. Un chamelier haletant leur annonça le massacre des Touaregs. Sans perdre un instant, El Madani frappa les chameaux pour leur faire rebrousser chemin.

Une bande de Touaregs montée sur des mehara, voyant sa proie lui échapper, se lança sur les pentes. Désorientée par la précision des mousquetons, elle mit pied à terre et chercha à envelopper la section. Neuf chameliers s'écroulèrent. Les douze survivants durent abandonner les chameaux altérés qu'ils avaient tant de peine à contenir et forcèrent le barrage. Les Touaregs reculèrent, emmenant les bêtes capturées. À trois heures de l'après midi, El Madani et ses hommes, épuisés mourant de soif, arrivèrent en vue du camp.

Un détachement de 20 tirailleurs et le lieutenant de Dinaous vinrent à leur rencontre. Après avoir organisé le camp en état de siège, ils voulurent aller sur les lieux du carnage pour essayer de sauver les blessés. Mais y en avait-il ? La route était jalonnée de cadavres mutilés. Aucun espoir ne subsistait de trouver des survivants. Dinaous revint au camp.

La nuit tomba sur le camp, froide et étoilée. Les sentinelles furent doublées. Dinaous, devenu chef responsable de la mission, réunit l'ingénieur Santin, Pobéguin, El Madani et le mokkadem pour délibérer sur la décision à prendre. À minuit, ils optèrent pour la retraite. Chaque homme se chargea d'autant de vivres et d'eau que ses forces le lui permettaient. Au total, la troupe se composait de 56 hommes qui allaient commencer la marche la plus extraordinaire que des hommes aient faite.

On était à 75 journées de marche d'Ouargla. Toute la nuit, la troupe avança, accablée par le poids des fusils, des cartouches, des outres. Au petit jour, une courte halte délassa les membres fatigués. Heure après heure, la température s'élevait, de plus en plus intolérable, et les hommes se traînaient.

Le 20 février au matin, un des éclaireurs releva les traces des Touaregs qui marchaient parallèlement à la mission. La nouvelle était inquiétante. Le rezzou attendait son heure, d'autant plus sûr de vaincre que le temps était son allié. Il lui serait facile d'écraser une troupe affaiblie par les privations.

Le premier poste à atteindre était Temassint où la mission avait déjà campé. Elle trouverait là le dhanoum, la plante qui apaise la soif. Dinaous calcula qu'on n'avait plus que trois jours de vivres : quelques poignées de dattes et un peu de farine. Après, ce serait l'horrible plaine Amadghor, le désert où rien ne pousse.

Le 21, les flanqueurs signalèrent une seconde fois la présence des Touaregs. On évalua à 200 le nombre de leurs mehara. El Madani et cinq Chaamba partirent reconnaître Temassint et son puits. À midi ils furent rejoints par le gros de la colonne. Les hommes se reposèrent ; les ossements de deux chameaux, égorgés dix jours plus tôt, furent calcinés et pilés, la peau des bêtes rôtie. La troupe était à huit heures de marche de la plaine d'Amadghor qui s'étend jusqu'à Amguid. El Madani fit savoir, avec raison, qu'il était impossible de franchir le désert sans vivres substantiels ; une battue s'imposait. À l'aller, on avait aperçu des ânes, le lieutenant devait désigner une patrouille pour les chasser.

L'opération s'avéra fructueuse. El Madani revint avec quatre chameaux perdus. Un peu de joie entra dans le camp. Après une longue pause dans un dernier oued, ce qui restait de la mission se trouvait, le 23 février, au seuil de la région la plus totalement aride, la plaine d'Amadghor. La plaine de sable s'allongeait à l'infini comme un champ de laves en fusion, et l'espérance qui avait un moment envahi les hommes, lors de la prise des chameaux, s'évanouit.

Le cinquième jour, dans la plaine d'Amadghor – le douzième depuis la mort de Flatters – Belgacem ben Zebba, seconde ordonnance du colonel qui en avait reçu le sabre, égorga un chameau. On recueillit le sang, la chair fut distribuée en parts égales, la peau mise à sécher. Mais cette nourriture trop riche étourdit les hommes, et Dinaous décida de bivouaquer. Les éclaireurs de l'aile gauche aperçurent le surlendemain des Touaregs et la troupe se rangea en ordre de combat. Six méharistes touaregs, porteurs d'un drapeau blanc, vinrent à bonne distance des fusils. Dinaous dépêcha un tirailleur, Sassi ben Chaïb. Peut-être promettaient-ils des vivres ? En fait, les Touaregs réclamaient, comme leur appartenant, les quatre chameaux capturés près de Temassint, sous menace de revenir en force.

Sur les conseils d'El Madani et du mokkadem, et dans l'espoir de se les concilier, le lieutenant se résigna à payer 400 douros, soit deux mille francs.

Inzimane-Thiskhsine fut atteint le mercredi 2 mars, vers trois heures de l'après midi, après une marche épuisante sur un sol pierreux qui lacérait les chaussures et enflait les pieds. La provision d'eau fut reconstituée, et les Chaamba eurent la chance de tuer deux onagres attirés par le puits.

Le 6, les flanqueurs de droite indiquèrent que le rezzou était proche, mais hors de la portée du fusil. Les Touaregs ne songeaient donc pas à lâcher leur proie. Le soir la colonne se nourrit d'herbes cuites. Le jour suivant, elle était si affaiblie qu'on dut égorger un second chameau. Il ne restait plus que deux bêtes, pitoyables à voir.

Le 8, trois groupes de cavaliers à méhari rejoignirent la troupe et élevèrent un drapeau blanc au bout d'une lance. Sassi ben Chaïb fut à nouveau envoyé comme messenger. Les cavaliers prétendaient ne pas appartenir aux tribus qui avaient attaqué la mission et proposaient de vendre d'ici peu des moutons et des dattes. Jusqu'à la limite de ses forces, la troupe progressa. Dinaous savait qu'avant tout il fallait fuir l'épouvantable plaine, quitte à épuiser la résistance de la mission. À six heures, le lieutenant donna le signal du campement. Cependant l'inquiétude tenaillait Dinaous. Les outres étaient presque vides. Une attaque surprise des Touaregs serait un désastre. El Madani rassura l'officier sur ce point. Le rezzou les attendrait aux sources d'Amguid, limite de son territoire. Il ne tenterait rien avant. Le lendemain, Dinaous et ses hommes purent enfin se dire qu'ils avaient traversé la plaine de l'Amadghor. Le camp se fixa à la source d'Aïn-el-Kerma, à dix kilomètres au sud-est d'Amguid.

Toute la journée, les Touaregs avaient suivi la colonne, et ils s'installèrent sur un plateau voisin pour surveiller les mouvements du camp. Après avoir longtemps observé la mission, ils agitèrent une étoffe blanche, et un Toureg vint annoncer qu'ils avaient des dattes, et qu'ils apporteraient les moutons le soir. Trois tirailleurs partis avec Sassi ben Chaïb revinrent porteurs de trois boisseaux de dattes. Elles étaient ensablées, mais ce n'était pas le moment d'être difficiles. Dianous les répartit équitablement ; chaque homme avala sa ration, à l'exception de Santin, trop fiévreux pour manger quoi que ce soit, et des sentinelles qui veillaient.

Tout à coup les hommes parurent pris de folie. Ils se mirent à courir en tous sens, les uns s'enfuirent avec des gestes de déments, les autres tombèrent à terre en proie à d'étranges convulsions. Le camp entier retentissait de hurlements, des tirailleurs se jetaient sur les sentinelles ou se tordaient sur le sable. Dinaous sortit son revolver, vida son barillet au hasard, en brandissant un mousqueton. Atterrés, au milieu des cris et des vociférations, El Madani et les Chaamba ramenèrent les fuyards et les forcèrent à boire de l'eau chaude, jusqu'à ce qu'ils eussent vomi. La bettina ! Les Touaregs avaient mélangé aux dattes cette plante aux feuilles vert foncé tachetées de violet, poison violent qui rend les hommes fous.

Dès l'aube, après avoir redouté toute la nuit une attaque des Touaregs – attaque qui eut été fatale – El Madani compta la colonne. Quatre tirailleurs et le mokkadem manquaient à l'appel.

Dianous, qui reprenait peu à peu conscience, commanda le départ pour le jour même et retomba dans une sorte de torpeur. Vers midi, la troupe, réduite à 51 hommes, arriva au ravin qui s'ouvrait dans le flanc du mont Tassili. Tout près de là se situait le point d'eau d'Armand, véritable paradis à la végétation abondante...

Les Touaregs avaient devancé la colonne. Ils fermaient la route qui conduisait à la source, décidés à faire payer cher à ces hommes leur victoire sur l'Amadghor. La gorge brûlée par la soif, les hommes de Dianous se préparèrent au combat. La haine leur donnait des forces nouvelles. Trois sections se portèrent à l'avant : le lieutenant au centre, flanqué à sa gauche par Pobéguin, à sa droite par El Madani. On relégua à l'arrière Santin et quatre tirailleurs que le poison laissait encore hébétés ainsi que les deux chameaux.

La première salve de l'officier désarçonna dix méharistes touaregs. Bousculé par la puissance de feu du 74, le rezzou battit en retraite et se terra dans les cavités de la falaise. Une heure durant, Dianous et ses hommes abattirent les guerriers mal dissimulés qui n'osèrent pas, en dépit de leur supériorité numérique, s'aventurer sur les pentes. Pour jeter l'épouvante dans les rangs ennemis, les Touaregs poussèrent devant eux cinq hommes sur la crête. Horré, ne pouvant tirer, le lieutenant reconnut le mokkadem et les quatre tirailleurs que l'adversaire avait capturé la veille.

Malgré leur supplications, ils furent basculés, d'un coup de sabre dans l'abîme. À ce spectacle, Dianous, hors de lui, se leva d'un bond. Une pluie de balles le plaqua au sol. Sans un mot, il expira.

Profitant de la stupeur qu'ils avaient provoquée, les Touaregs tentèrent une attaque, les lances pointées, ils chargèrent. Quatre hommes furent tués, six grièvement blessés. Pobéguin et El Madani se ressaisirent à temps et repoussèrent l'assaut de l'ennemi une seconde fois, en laissant de nombreux morts, le rezzou reflua en désordre.

Brame s'élança pour reprendre aux Touaregs le corps du lieutenant. Un Touareg bondit et le transperça de sa javeline. Marjolet et trois tirailleurs, pris de délire, quittèrent Santin, gagnèrent la ligne de feu, où, à leur tour, ils s'effondrèrent.

Quand le soir arriva, les Touaregs demeurèrent cachés. Leurs pertes leur avaient appris que tout assaut était vain. Mais ils s'accrochèrent aux flancs de la montagne et leurs fusils interdirent l'accès du couloir qui menait à la source. À huit heures, un Chaambi vint apprendre à Pobéguin la mort de l'ingénieur. Le sergent restait le seul Français.

Un cortège de spectres

Une seule voie de salut demeurerait possible : gagner Hassi-Messeguem sans passer par le point d'eau. Avant l'aube, Pobéguin donna l'ordre de départ. Incapable de marcher à la suite d'une blessure au pied, il monta un méhari, suivi de trois chameaux qui portaient les blessés et du reste de la colonne. D'Amguid à Ouargla, la distance était d'environ mille kilomètres.

1. Les 34 hommes partirent au clair de lune. La troupe avança lentement tout le jour, écrasée par l'ardeur du soleil, et les pieds tuméfiés. El Madani annonça le lendemain à Pobéguin qu'un tirailleur et trois chameliers de la tribu Oulad-Naïl avaient déserté. À la halte du soir, un blessé ne rejoignit pas la colonne. Les Oulad-Naïl entamèrent une discussion au sujet des outres : ils accusèrent les tirailleurs de s'être attribué les plus grandes.

Les hommes se regardaient avec haine. Loqueteux, le visage en sueur, les malheureux avançaient avec effort. Les oreilles bourdonnaient tant la fatigue était grande. Malheur aux traînants qui ne pouvaient rattraper la colonne... Le 15, on faillit en venir aux mains. Les tirailleurs s'emparèrent du méhari de Pobéguin, les Oulad-Naïl du chameau qui portait les blessés. L'hostilité grandissait parmi les hommes affamés. Ils n'étaient pas non plus d'accord sur la route à suivre. Miné par la fièvre, Pobéguin assistait impuissant à ces querelles. Sa blessure au pied s'envenimait.

La journée qui suivit amena la disparition de deux blessés et d'un tirailleur qui s'étaient laissé distancer. Désormais la colonne allait égrener régulièrement des cadavres. Le 18, la troupe parvint à l'oued Tilmas-el-Mra où elle put boire une eau bourbeuse et salée. Le lendemain, un vent infernal se leva. Sans interruption, l'ouragan lança des flots de sable qui déchiquetait les paupières, s'incrustait dans les plaies. Pour ne pas être ensevelis vivants, les hommes se redressaient un instant, aussitôt des tourbillons les roulaient sur le sol, arrachaient leurs haillons et cinglaient toutes les parties du corps mises à nu. Hagards, ils subirent pendant huit heures la violence du cyclone.

Le jour suivant, quand la mission dispersée réussit à se regrouper, trois hommes furent portés absents. Succombant d'inanition, la troupe campa deux jours aux abords du puits d'Hassi-el-Hadjadj. Belgacem égorgea le chameau des Oulad-Naïl. Les blessés furent menés au puits sur le dernier chameau. Deux tirailleurs qui devaient reconduire la bête au camp disparurent avec elle. La colonne avait ainsi perdu son ultime ressource.

Le 23 mars, on dut se séparer des blessés. Les malheureux furent abandonnés sur le sable avec l'outre traditionnelle. Hassi-Messeguem était à trois jours de marche ; mais personne ne paraissait avoir la force suffisante pour y parvenir. En deux heures on franchit trois kilomètres, en s'arrêtant tous les cent mètres. Ce cortège de spectres voyait sans cesse l'horizon fuir et danser devant ses yeux. Les retardataires suppliaient qu'on les attendît. Au coucher du soleil, huit hommes retournèrent sur le puits, pour la corvée d'eau. Belgacem les suivit.

À l'aube, il proposa à Pobéguin la chair des blessés qu'il avait achevés. Ecœuré, Pobéguin se détourna. Soutenus par cette nourriture, les tirailleurs firent quelques kilomètres. La chaleur était abominable. Le lendemain, les cadavres de trois tirailleurs et d'un Chaambi jalonnèrent la piste. Belgacem revint sur ses pas pour accomplir son horrible besogne, menaçant de son sabre quiconque voulait s'interposer.

La nuit fut atroce pour Pobéguin. Son pied gangrené était noir et enflé ; il frissonna de fièvre. Toute la matinée il délira, et, en chancelant, gagna un arbuste.

Finalement il s'affaissa. C'était la fin.

Deux jours plus tard, 12 survivants à l'état squelettique s'affalèrent au pied des tentes de Radja, à Hassi-Messeguem.

C'était tout ce qui restait de la mission Flatters.